

Vivre trop tard et mourir trop tôt

Yves Préfontaine

Volume 3, Number 6 (18), December 1961

Le bonheur tel qu'on le vit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Préfontaine, Y. (1961). Vivre trop tard et mourir trop tôt. *Liberté*, 3(6), 764–770.

Vivre trop tard et mourir trop tôt

YVES PRÉFONTAINE

Trop tôt.

Oui, décidément.

Il est trop tôt pour crever.

Et j'ai beau tenter et ré tenter de me persuader qu'en dépit de l'incommensurable absurdité de notre condition, " la vie vaut la peine, etc, " je n'y parviens qu'à peine et pour peu de temps.

Car c'est le germe qu'il faudrait avorter. Le virus. La lèpre de l'absurde, de la guerre, de la haine, de la loi selon laquelle l'équilibre naturel est un équilibre de forces écrasant les plus faibles : individus, nations, cultures...

Plus coriaces que la vie les forces de destruction qui dorment en l'homme.

La preuve ?

Trouvez-vous pas qu'il est trop tôt pour crever, du strontium plein les os, comme ça, après quelques milliers d'années seulement d'une fabuleuse aventure qui a nom " l'histoire de l'homme " ?

L'homme à peine né qui fait tout ce qu'il peut pour mourir trop tôt...

Oui, décidément.

Et l'on me parle de bonheur !

Que ne me parle-t-on d'hygiène nucléaire mais appliquée avec méthode, avec la vélocité d'une syncope, d'un "brake " définitif dans le terrifiant " blues " terrestre ?

Car il vaudrait mieux en finir un bon coup, brusquement, que d'assister à l'insupportable agonie d'une humanité malade, abrutie, silencieuse, que mènent par le bout des passions quelques fous furieux qui se réclament de Dieu le Père, de Karl Marx, de la Démocratie, de la liberté du prolétariat quand, à peu près partout dans le monde, on assomme l'indivi-

du (matraque ou nivellement psychologique des masses, c'est tout comme.) *

Et le bonheur d'écrire. Parlons-en. Quand pour protester, il nous faudrait des borborygmes retentissants, que l'écriture se dissout devant les masses et la Bombe, que l'incapacité de faire passer *la chose* se dénude en un " streap-tease " tragique et sans recours.

Une image ?

J'ai raté ma vocation. Je voulais être compositeur. De nature auditive, j'aurais aimé jongler avec le son dans l'espace. Très bien. Mais maintenant, je sais pourquoi.

Pour écrire une " Ode à Bertrand Russell " : trois cents percussions, cinquante pistes magnétiques ; trame vocale : les derniers râles des atomisés d'Hiroshima-Nagasaki. A diffuser vers les quatre points cardinaux au sommet de l'Everest par des hauts-parleurs de 5,000 pieds de diamètre. QU'ILS ENTENDENT !

Qu'ils entendent que c'est eux, moi, nous, l'homme qui va s'effritant comme tronc d'arbre pourri.

Mais ils n'entendraient pas. Ou peu entendraient, et je ne crois plus à la " vertu du petit nombre ".

Dans ces ruines humaines, nous devons essayer de nous inventer un instant d'équilibre.

Entre deux désastres.

Nous sommes fruits aigres d'un siècle insoutenable. Porte ouverte sur l'horreur ou le miracle ? A nous de répondre, disent-ils. A nous, poussières d'homme dans le moderne maelstrom. Mais est-ce à nous vraiment ? Alors j'insiste.

Hypothèse :

Devant un bonheur enfin réduit à la dimension de notre petitesse se dressent brusquement :

a) l'horreur face au destin de l'homme actuel qui dessine celui de demain ;

b) l'angoisse face à un Univers dont les frontières nous échappent à mesure qu'on pénètre ses arcanes ;

c) enfin l'inouïe possibilité que l'homme non-atomisé réussisse à propager ses forces de destruction à travers les galaxies.

* Je veux dire ici qu'un prolétariat est d'autant plus libre que les individus qui le composent le sont aussi. Rien de neuf ici, mais je précise au cas où...

Question : sur quelle corde jouer au funambule en pétrissant son bonheur, je vous prie ?

Réponse : je passe, car je suis dépassé par ce "cas de conscience", (comme disaient si gravement les "robes noires" qui faisaient semblant de nous éduquer). Conscience, si parvule et fragile et niée. Petite conscience prétentieuse, toutefois, car "il est faux que le jugement de l'homme soit à la mesure de toutes choses" (Francis Bacon). Nous le savons que trop, *que trop* nous le savons, "100 mégatonnes, mon amour..."

* * *

Le bonheur d'écrire... Si j'étais heureux, écrirais-je ? Oui, sans doute. Je façonnerais quelques sculptures verbales à la gloire... A la gloire de quoi ? Un peu comme des "tanks" japonaises. Au lieu de quoi me hante une écriture énorme qui puisse englober le vivant tout entier, son intime et merveilleuse tragédie, la catastrophe mouvante du devenir. Pourquoi nous hante une écriture énorme, mythologique etc. ? Parce que nous ne savons plus appréhender le vivant avec la simplicité du primitif, à cheval que nous sommes entre un monde où la parole n'en peut plus et un monde où elle posséderait encore un sens, *le sens*...

Feu la parole ? Je me refuse à le croire. Car alors, "Parole est morte, et vive le plus invraisemblable des barbares, le barbare de l'ère nucléaire !"

Mais il faut continuer, mâcher, hacher, culbuter, digérer, refaire l'homme, et cela n'est pas gai.

Et l'on me parle de bonheur.

Mais il faudrait avoir les yeux crevés pour être heureux comme "ils" l'entendent. Les yeux crevés, que dis-je... Aveugle, sourd-muet, paralytique et congénitalement idiot. Ou alors, pour les faibles subtils, les "Dessesseintes" modernes, le nirvana des drogues, le bouddhisme, zen, la lâcheté, l'esthétisme ou plus vulgairement, le miroir de l'alcool... Mais oui, pourquoi pas ? A quoi bon le courage de la lucidité si l'on en meurt à chaque instant ?

Personnellement, je ne peux me résoudre à cette lâcheté. Ma colère et ma révolte sont plus fortes, et ce qui ne laisse pas d'être intéressant, *elles durent*. Je commence à partir de là d'être un homme. Car la seule chance de l'humanité est que s'accroisse le nombre de ceux qui serrent les poings de l'esprit...

Mais la colère, la révolte usent ce qui survit en soi de l'arbre initial. Et l'on a l'impression qu'un jour, on sera comme un fil d'acier... D'autres suivront.

Est-ce un préjugé de pessimiste qui se croit lucide ou d'un lucide que sa lucidité rend pessimiste ? Je considère le bonheur dont j'entends parler

comme la forme suprême de l'égoïsme. Et j'envie âprement les gens heureux. J'envie les égoïstes. J'en suis, oui, mais de la façon bête, immédiate, quotidienne. Non pas de la façon supérieure qui consiste en l'art de s'abstraire du réel pour savourer l'ambrosie d'être vivant, seul avec sa propre extase, sa femme pour qui croit en comprendre une *vraiment* ou qui se croit aimé, son idéal pour qui croit en l'incarnation de son intime mythologie.

Comme d'autres, j'éprouve parfois la joie aussi brutale qu'éphémère d'être debout dans la clarté, les deux pieds dans la neige dure ou sur la terre meuble, parfumée, féminine. Mais cela s'éteint comme luciole écrasée sous le doigt sombre d'un géant.

Le géant : tout ce qui vit trop tard et meurt trop tôt . . .

On pourra me reprocher de n'avoir rien compris, qu'il y a le vin, les filles, la forêt, les moustiques . . . Alors c'est vous qui n'auriez rien compris, et je continue d'assumer mon droit de parole. Car je parle de la vie de toutes parts menacée.

Et je parle : trop de souffrances "hic et nunc" pour que surnage *le bonheur dont il s'agit**, les dieux se taisent et c'est horrible, intolérable, et c'est nous, vous, moi, le crucifié que recrucifient chaque bombe, chaque rafale de mitrailleuse, chaque amour mort, chaque chef d'oeuvre manqué.

On me rétorquera : "Oui, mais Teilhard, cette fleur précieuse dans le jardin ronçoux de la Communauté . . ." Oui mais Arambourg pour qui l'humanité a atteint son ultime stade d'évolution avant de se dissoudre dans le temps et l'espace, comme les Grands Edentés . . .

Qui donc a raison ? Qui donc a le savoir ?

Merveilleux stade d'évolution en vérité où les valeurs les plus élémentaires s'effritent devant une conception de la puissance qui rejoint la mythologie la plus baroque mais n'en est pas moins lourde d'horreurs possibles.

Moi qui ne connaît la guerre que par le livre et l'image, il m'arrive de trouver que le pain goûte la cendre des camps de concentration.

Et je passe.

Lors je songe aux réponses que peuvent apporter les sciences humaines à certaines questions qui brasillent dans nos esprits ébarouïs. Je songe à cette phrase du biologiste américain Paul B. Sears, ancien président de l'"American Association for the Advancement of Science" — (on me pardonnera la traduction hâtive) : "Le temps doit venir — si nous survivons au mésusage que nous avons fait des sciences physiques — où nous devons reconnaître comme les plus importantes de la science moderne les découvertes de l'anthropologie culturelle".

* Ce qui est vague, connu, et que je n'ai le temps ni l'envie de définir.

Peut-on croire sérieusement que, dans la course délirante où l'homme s'est engagé, les collectivités entendront ces sciences humaines qui commencent à déceler les rouages les plus subtils de la Communauté, jetant ainsi les bases d'une *pathologie* et d'une *psychanalyse sociales* d'où peut jaillir une eau de connaissance nouvelle et fraîche à la torche humaine ? Je veux bien que vous le croyiez comme je veux bien le croire. Mais il nous reste peu de temps pour apprendre et comprendre.

* * *

Et j'en viens à la plus cuisante de mes blessures. J'en viens au *bonheur* d'appartenir à une collectivité minoritaire. Si l'espace ne me pressait tant, je voudrais ici m'attarder longuement sur cette exquise titillation qui me prend à sentir notre nation doucement grignotée par des voisins trop lourds et trop gourmands. M'attarder aussi sur le fabuleux silence de cette nation qui nous mord comme un requin de glace.

On parle de réveil. J'entends ce réveil. Je participe à ce réveil dans la mesure étroite de mes moyens. Car le poème, comme le geste, est aussi un moyen d'action, pauvre mais essentiel à la vie communautaire dont il est le prolongement psychique.

Pourtant qui nous dit que ce réveil n'est pas un autre feu grégeois, chant du cygne, vertige ou fièvre passagère d'un peuple partiellement desséché, en proie à sa ménopause collective ?

Où nos peintres dorent des fruits mûrs.

Où nos écrivains polissent le tranchant de leurs mots.

Où quelques poètes construisent le pays à petits hoquets de verbe.

Et, chose fondamentale, nos femmes sont peut-être les plus émoustillantes de ce continent à grise humanité...

Et après ? Tout cela ne réinvente pas globalement la geste d'une nation.

Qu'en perçoit le peuple sans qui notre culture naissante n'est qu'agitation raffinée dans une sphère de miroirs ?

Des événements politiques ou autres qui, dans n'importe quel pays, provoqueraient un blizzard social, ici provoquent à peine un feu de la Saint-Jean. Et encore, le feu de la Saint-Jean d'une paroisse pauvre... Ce qui, chez nous, est plutôt rare...

"La bêtise n'est pas mon fort", dit Valéry au début de "Monsieur Teste", son exécrable chef d'oeuvre... L'espoir aveugle ne peut plus être le mien, le nôtre. Il faut bien que nous désespérions puisque le motif de notre espoir violent peut n'être que bourrasque...

Et froidement, passionnément, j'espère, comme "la neige qui brûle" des Esquimaux...

En la poésie, en la musique des vivants, en la vie simplifiée, en mon étrange collectivité, en l'homme, en l'amour des hommes, cet incendie de forêt pour l'instant maîtrisé par les prêtres noirs de la haine, de la haute finance et de la guerre.

* * *

Le bonheur ? Mais avant, que d'horreurs à effacer, à empêcher. Que de fatigues. Que de meurtres et que de viols. Viols de jeunes filles, de vieillards et d'enfants, d'accord. Mais ça n'est que de l'enfantillage à côté du viol des consciences, du " viol des foules " : la publicité, les propagandes, le mensonge en pastilles, en dragées, en conserve, en long et en large. Hauteur, largeur et profondeur, densité du mensonge. Poids, saveur du mensonge, couleur du blanc le plus pur au noir le plus noir.

Monde moderne : mitrailleuse à mensonges . . .

Décidément.

Au siècle dernier, Baudelaire : " Tout en ce monde sue le crime : le journal, la muraille, le visage de l'homme ". On se gaussera. Baudelaire, n'est-ce pas, était un grand déprimé qui ne connaissait des miracles de la pharmacologie que les moyens d'atteindre aux " paradis artificiels " . . . Mais parlant " paradis artificiels ", il y eut la guerre de l'Opium ; puis, cascade triomphale, la guerre de 1870, la colonisation, le génocide des Indiens d'Amérique, la guerre des Boers (O mânes de mes ancêtres . . .), la révolution russe de 1905, la guerre russo-japonaise, 1914 l'Inoubliable, les révolutions chinoises, la guerre d'Espagne l'Inoubliée, puis le chef d'oeuvre macabre de 39-45, l'Indochine, l'Algérie, la Corée, le Guatemala, la Hongrie, puis en ce moment où j'écris, le Thibet, l'Amérique latine qui n'a pas dit son dernier mot, ET LA PROCHAINE, hein ? La prochaine. Un déprimé qui voyait juste, Baudelaire . . . *

Et maintenant, l'O.N.U., théâtre international ou terrain de jeux de cette vaste maison de santé qu'est devenu le monde ?

Rira bien qui . . .

* Peu après la bataille de GRODEK, et devant l'horrible spectacle d'une grange bondée d'agonisants qu'il devait gardée, le grand poète autrichien GEORGE TRAKL se suicida après avoir écrit ces lignes :

" L'ardente flamme de l'esprit
[se consume aujourd'hui
[dans cette immense douleur.
Nos descendants qui ne verraient pas
[le jour."

C'était au début de la guerre de '14 . . .

Oui, devant la quasi-impuissance où nous sommes d'agir sur l'Événement, avoir le courage de rire un bon coup quand à l'horizon croîtra le fastueux champignon versicolore...

Bonheur ?

Tant de choses risquent de vivre trop tard et de mourir trop tôt. L'homme, par exemple... Ma nation, par exemple...

Des myriades de plaies saignent de par le monde. Et derrière les fracas, le silence est trop lourd.

Et ce mal tenace...

J'y ai cru. Naïvement j'y ai cru : " Par delà le bien et le mal ". Mais comment outrepasser ce qui est infini ? Je vois poindre les sarcasmes : " Le vieux dualisme ", etc. Mais je ne crois pas au dualisme. Il n'y a que le mal. Du moins, le bien (passez-le à l'acide nitrique de votre vocabulaire), le bien ne fait pas le poids. La charité — (serais-je chrétien ? en tout cas je tiens à mes hérésies.) — la charité, LA CHARITÉ, ça vous dit quelque chose ? Elle ne fait pas le poids.

Breton, à la fin de " L'amour fou " : " Je vous souhaite d'être follement aimée ". Un si beau mot à une si jeune enfant... Et pourtant, hurlez-donc :

" Terre muette et belle et féconde comme femme de 20 ans, je te souhaite d'être follement aimée par les fils de ton ventre ".

Ce serait en vain. Elle est plus sourde que l'homme. Alors ? Même " si tous les gars du monde " etc., ça ne ferait pas le poids, non, pas le poids contre les stocks de bombes, les stocks de haine, les stocks de paroles creuses et de traités violés, les stocks de néant.

Mais il y a les larmes du monde, cette source salée, amère, féminine, qui fait croître d'étranges petits fruits...

C'est peut-être ça le bonheur, dites-moi ?

Sans doute êtes-vous trop occupé pour me répondre ?

Moi de même.

Je vous souhaite d'être follement heureux.

Yves PRÉFONTAINE

P.S. : Et puis peut-être un jour la joie dans la durée c'est-à-dire le bonheur, l'homme réconcilié avec ses forces inouïes et ses faiblesses, équilibrant les unes avec ce que les autres lui enseignent.

Et puis peut-être un jour l'homme d'ici libre et clair, lessivé de ses tares.

Et puis peut-être un jour la santé d'être à la fois debout, pleins de gestes et de paroles, comme l'homme de faite, l'homme au devenir giboyeux comme forêt de miracles...